

COMPTES RENDUS DE LECTURE

**Amar MOHAND-AMER et Belkacem BENZENINE (dir.),
Le Maghreb et l'indépendance de l'Algérie, Oran, Tunis, Paris,
Crasc, Irmc, Karthala, 2012, 262 p.**

Fruit d'une collaboration scientifique entre le Crasc et l'Irmc, cet ouvrage collectif se caractérise par sa volonté d'offrir une visibilité aux travaux de jeunes chercheurs parmi lesquels figurent cinq doctorants. Il participe également d'une démarche pluridisciplinaire. L'effort est louable tant l'enjeu du décloisonnement apparaît déterminant pour l'objet concerné. L'ancrage historien – et historique – du propos n'exclut, cependant, pas la possibilité d'interroger les bouleversements contemporains que connaît la région en offrant des outils d'analyse et de compréhension pour mieux les mettre en perspective, et rompre en cela avec un certain présentisme.

Cette entreprise s'inscrit toutefois dans un contexte particulier et bien national : le cinquantenaire de l'accession de l'Algérie à son indépendance dont il faut souligner le traitement différé et différencié selon que l'on se situe d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. Un même événement, ô combien fondateur tant pour une France qui devient hexagonale que pour une Algérie en quête de souveraineté, a suscité des controverses autour des enjeux de sa commémoration, les rythmes de celle-ci, ainsi que son contenu.

Mais le livre ne se focalise pas uniquement sur l'Algérie, et c'est bien heureux. Il tente d'élargir le questionnement au Maghreb, échelle d'analyse dont la pertinence souvent relevée demeure encore trop rarement utilisée. On se souvient d'un colloque stimulant organisé en 2009 par le Crasc en hommage à Mahfoud Kaddache. Les universitaires de diverses provenances s'accordaient à favoriser les approches transnationales pour des objets qui ne s'arrêtaient pas aux frontières terrestres. Citons au passage *L'histoire du Maghreb* d'Abdallah Laroui qui, dès 1970, plaidait pour une histoire scientifique en critiquant à la fois la bibliothèque coloniale et une certaine historiographie maghrébine. Ainsi, avant d'envisager une dénationalisation de l'histoire, il convient de relire événements et trajectoires des acteurs en articulant les dimensions locales, nationales et régionales.

Le projet initié par les deux centres de recherche susnommés regroupe dix-huit contributions d'auteurs rattachés à des institutions universitaires algérienne, française mais aussi marocaine, canadienne ou portugaise.

Dépasser le sempiternel tête-à-tête franco-algérien demeure un enjeu riche de promesses. Condition nécessaire mais non suffisante, il n'implique pas mécaniquement de suivre les courants théoriques en vogue ou de tourner le dos à la production binationale. Bien au contraire.

Dans leur introduction, les deux coordinateurs du livre affirment que l'indépendance « clôt une situation historique et ouvre une nouvelle ère ». On serait tenté de modérer ce propos et de déplacer le questionnement sur la transmission des institutions coloniales, le maintien du personnel politico-administratif, et l'entretien d'un habitus colonial en décalage avec la situation nouvelle. Il s'agirait alors de savoir ce qui se produit quand « le mort saisit le vif », comme l'y invitait Pierre Bourdieu dans un article de 1980.

Cette démarche n'est pas incompatible avec le fait de prendre au sérieux les termes « révolution » et « révolutionnaires » – même sans guillemets – pour désigner le processus de décolonisation en Algérie et ses acteurs. Il existe une réticence compréhensible chez certains universitaires (algériens) à utiliser ces termes, autant par scepticisme normatif que par volonté de se démarquer de l'instrumentalisation nationaliste. Pourtant, certains sociologues américains comme Jack A. Goldstone ou Jeff Goodwin ne rechignent pas à utiliser ces appellations. La guerre des classements, déjà contemporaines des événements, doit nous conduire à interroger la manière dont nos objets sont étudiés et les effets des délimitations arbitraires, qu'elles soient spatiales ou temporelles.

Dans le même ordre d'idées, la revendication légitime de l'interdisciplinarité doit conduire à relire de manière critique les travaux pionniers des historiens spécialistes du mouvement indépendantiste ou de la révolution anticoloniale. Au-delà des nouvelles sources étatiques ou privées qui permettent d'affiner ou de réviser certains écrits, c'est surtout par l'appropriation de la production (classique ou contemporaine) en sciences sociales que nous pouvons dépoussiérer nos objets et les relier à des problématiques plus générales qui ne sont pas toutes confinées au rapport colonial.

Toujours est-il que les thèmes abordées à travers les diverses contributions couvrent un spectre assez large. Rares sont les questions capitales et pourtant maltraitées par certains entrepreneurs de mémoire à ne pas être analysées avec clarté dans cet ouvrage : messalistes, juifs, pieds-noirs, harkis. Sans oublier la place des femmes, de l'islam ou du théâtre dans l'Algérie indépendante car l'histoire se poursuit après le 5 juillet 1962. On ne pourra pas reprocher à ce livre de faire obstacle au progrès de la connaissance historique. Malgré cette indéniable richesse,

une part trop belle est concédée aux sources imprimées, au détriment des témoignages oraux qui peuvent encore être recueillis auprès des protagonistes de cette période.

On ne peut que reprendre à notre compte la proposition d'Abdelmalek Sayad qui, dans son texte *Histoire et recherche identitaire*, appelait à libérer l'histoire et la science sociale en réponse au célèbre pamphlet de Mohamed Chérif Sahli qui souhaitait lui « décoloniser l'histoire ». Ainsi, libérer l'histoire de la décolonisation exige de préserver les marges d'autonomie dont disposent les chercheurs afin de construire eux-mêmes leurs objets sans céder aux injonctions ou aux pressions d'où qu'elles viennent.

Nedjib SIDI MOUSSA

Wassyla TAMZALI (dir.), *Histoires minuscules des révolutions arabes*, Alger, Éd. Chihab, 2012, 359 p.

Ce recueil d'articles dirigé par Wassila Tamzali, écrivaine et militante algérienne, ancienne directrice des droits des femmes à l'UNESCO, aborde l'histoire des « révolutions » qui ont marqué « le printemps arabe ». Quarante-trois écrivains originaires de la Tunisie, Maroc, Égypte, Syrie, Liban, Algérie, et la France, nous font voyager dans une fiction sous forme d'histoires-témoignages singulières, chacun à sa manière, pour raconter comment, en 2011, des personnages ordinaires (héros minuscules) ont fait et/ou vécu les « révolutions arabes ». Les textes prennent forme de « mise à nu », où le corps occupe une place centrale. Une réflexion sur le plaisir, l'être et la politique dans un monde arabe marqué à vif par les stigmates de la guerre civile, où les rapports hommes-femmes semblent aussi bien compliqués que les crises politiques qui ont touché les pays arabes ces dernières années.

Dans le préambule de l'ouvrage, Behja Traversac souligne que les textes recueillis précèdent les différentes élections qui ont eu lieu dans les pays en question, et qui ont ensuite, pour une large majorité, consacré la victoire des partis islamistes. Ces révolutions sont, selon les auteurs, motivées par l'aspiration à la liberté et à la dignité, émanent d'un profond désir de prise en main des peuples arabes de leur propre destin.

L'idée de la rencontre amoureuse au cœur de la révolte s'exprime chez des auteurs algériens comme Malika Allel dans *Amour* ou Aziz Chouaki dans *Marouane et Souad*. Quant à la condition des femmes par laquelle la genèse de ces soulèvements passe aussi, certains auteurs traitent de la question de l'obsession de leurs corps qui est devenue l'inconscient refoulé (optique psychanalytique, selon Nédra Ben Smail) de nos sociétés emmaillottées de religion. Dans un monologue imaginaire,

la romancière Cécile Oumhani, nous décrit la scène des deux « blogueuses rebelles » ; l'égyptienne Aliaa Magda El-Mady, 20 ans, qui revendique sa nudité honnie en paraissant nue sur son blog et la tunisienne Lina Ben Mhenni qui a manifesté contre l'interdiction de son blog « Tunisian Girl ». Les textes de Hadjer Charef, Simone Molina et Waciny Laredj abordent la même problématique. Ces textes apportent des éclaircissements pour comprendre la société arabe au féminin.

Plusieurs scènes ont pour décor la place *Tahrir* du Caire comme symbole de « l'éveil du peuple égyptien ». Cette spatialité de mobilisation est présente dans l'article de la journaliste Dina Heshmat, qui rappelle dans « Tahrir : l'obsession du balai » les instantanés de rassemblements qui ont marqué cette place et qui ont conduit au départ de Hosni Moubarak. Ce *Maydane El Tahrir* est devenu le point de ralliement de toutes les manifestations des quartiers populaires. Les dizaines de milliers des manifestants du 24 Janvier 2011, ne se trouvaient pas seulement au Caire, mais aussi dans tout le pays. Tous répétant le slogan « fierté, liberté, justice sociale », nous dit l'historienne de l'art Shahira Mehrez dans sa « topographie cairote ».

Pour comprendre la crise qui a secoué les régimes arabes, il est important de rappeler leur origine historique et la nature du système politique qui leur donnait de la légitimité. Telle est l'idée que suggère la philosophe Fawzia Assaad, qui nous trace le portrait de son héros Yahia Saad et de son passé nostalgiquement édifié. Ce vieux intellectuel cairote, né pendant la révolution de 1919 conduite par le Wafd, sort de son isolat et se dirige vers la place *Tahrir* pour se mêler aux flots de la jeunesse, avec qui, enfin il fait, tout en rêvant de renaître un enfant. D'autres textes évoquent des figures devenues non seulement célèbres, mais mythiques, à l'exemple du tunisien Mohammed Bouazizi, dont l'immolation fut à l'origine du soulèvement populaire en Tunisie, comme le montre le texte de Sofia Djama.

La libanaise Hyam Yared se plaint du silence de sa société en analysant certain réalisme politique et social, notamment l'enfermement dans les querelles confessionnelles. Ce malaise social est exprimé aussi dans la poésie d'Aicha Arnaout qui questionne notre présence au monde, avec sobriété et exigence en prenant en considération les aspirations et les revendications des gens de l'intérieur. Pour la poétesse, revendiquer son droit de liberté, c'est rester fidèle à sa voix, sans y ajouter des ingrédients personnels qui pourraient dévier de la réalité sur place. Quant à Nadine Ltaife, elle présente une série de poèmes autour de la question des libertés individuelles et de l'enfermement de l'individu dans son propre corps, sujet aux répressions.

Pourquoi l'Algérie n'a-t-elle connu *l'effet domino*, si tant qu'il existe ? Y aurait-il donc une exception algérienne ? S'interroge l'auteur algérien Mohamed Kacimi. Selon lui, l'armée algérienne est le socle même du régime et elle en est la principale bénéficiaire. Affirmer que le peuple algérien est indifférent à ce qui se passe dans les autres régions et qu'il est tout à fait démobilisé et découragé, c'est nier que la société algérienne est en ébullition, d'après l'auteur. Wahiba Khiari, de son côté, fait le parallèle entre des événements qui ont marqué l'histoire de l'Algérie et les révolutions arabes. Dans une discussion « au paradis des martyrs », l'auteure fait parler un tunisien, un égyptien tué dans la place *Tahrir* et un algérien tué en octobre 1988. Dans ce même ordre d'idées, l'écrivain et chroniqueur Kamel Daoud estime que les causes du mécontentement sont les mêmes qu'en Tunisie, en Lybie, en Syrie ou en Égypte: chômage, corruption, jeunesse marginalisée...

Ces histoires écrites en Majuscules, se referment sur un texte de l'écrivain algérien Benamar Mèdiene, intitulé « Voyant » dans lequel, l'auteur interpelle l'intellectuel en rappelant l'engagement de l'écrivain Kateb Yacine et la révolte que véhiculent ses écrits.

Cet ouvrage porte un regard pluriel sur les soulèvements qui ont secoué les sociétés arabes. Un regard plein d'optimisme et d'espérance, parce qu'un verrou a été brisé par ces révolutions, peut-on conclure, des différents textes. Leurs auteurs montrent, dans une vision subjective et atemporelle, comment des histoires peuvent traverser nos vies intimes, comment des conflits font émerger des personnalités emblématiques. Enfin, ils nous donnent une grille de lecture d'un changement qui réside dans le foisonnement de ce que les historiens appellent des contres révolutions ; le dénouement d'une période et l'entrée dans une autre. Plus rien ne sera jamais comme avant, les sociétés du monde arabe sont obligées de prendre en considération ce qui s'est passé. Il s'agit bien d'une prise de conscience du peuple arabe pour créer l'espoir...

Samir REBIAI